

DIMITRI ROBOLY

FÉMINISME ET TENTATION AUTOBIOGRAPHIQUE CHEZ LOUISE COLET

« La poésie me fait songer à toi, toi à la Poésie. »
Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, 13 avril 1853

Connue sous le nom de son mari, le flûtiste Hippolyte Colet, citée dans les études consacrées à Flaubert en qualité de maîtresse attitrée, écartée de la plupart des ouvrages consacrés à la littérature du XIXe siècle, oubliée de la critique et délaissée par le lectorat, Louise Révoil a pourtant marqué son époque, tant par sa personnalité que par ses écrits.¹ La postérité n'a pas été généreuse avec celle que le philosophe Victor Cousin surnomma « Penserosa », en référence à la statue de Michel-Ange, que le sculpteur Phidias à qui elle avait servi de modèle qualifia de « Sapho » et que Musset appelait tendrement « Vénus en marbre chaud ». Et si l'année 2010 marque le bicentenaire de sa naissance, cet événement est passé complètement inaperçu, tout comme l'œuvre de Louise Colet semble s'être effacée sans laisser des traces. Sans doute n'aurait-elle pas mérité une place à côté de son ami Victor Hugo ou de ses illustres amants (Flaubert, Cousin, Vigny, Musset, etc.), il aurait toutefois été plus approprié de lui réserver quelques pages pour ce qu'elle a vraiment été : une femme passionnée qui a su puiser dans son existence (et ceci n'est pas un reproche, c'était la règle en ce temps-là) les ingrédients nécessaires pour créer une œuvre émouvante, profondément romantique et à caractère résolument féministe.

Au moment de sa disparition, le journal *La Gironde* lui consacra un bref article, caractéristique de l'opinion que la critique se faisait d'elle : « Elle vient de terminer sa vie fiévreuse, cette pauvre Louise Colet. Ce n'était certes

1. Cet article est la version légèrement remaniée de la communication homonyme présentée le 13 novembre 2010 à l'université Chaminade de Honolulu (Hawaii) dans le cadre du 108^e colloque international de PAMLA (Pacific Ancient and Modern Language Association).

pas une âme banale, et il ne lui manqua qu'un peu de calme d'esprit pour prendre rang parmi nos femmes illustres. Mais toujours inquiète, toujours tourmentée du besoin d'attirer l'attention, elle se prodigua en œuvres hâties et imparfaites [...]. La pauvre femme eut le grand malheur de manquer de mesure. Certaines aventures, fort bruyantes et que les feuilles à scandale n'ont pas craint de rappeler dans leur note nécrologique, lui attirèrent une assez grande défaveur. Mais il ne faut point oublier qu'elle eut le sentiment très haut des nobles causes, et qu'à une époque de honteux abaissement moral, elle se distingua par l'indépendance et la fierté de son esprit. »

Peu de femmes ont été, de leur vivant, « plus fêtées que Louise et plus entourées de flatteries et d'hommages ».² Et pourtant, peu d'ouvrages lui ont été consacrés, la plupart donnant un point de vue partiel et subjectif parce que écrits par des hommes, aucun n'ayant pris la peine d'étudier son œuvre. Selon Albert Thibaudet, Colet a été « obstinément victime de la muflerie masculine » et le critique souhaitait voir apparaître un jour quelque biographie de Louise écrite par une femme.³ Car, après la mort de Louise Colet, la critique littéraire a jeté son œuvre dans l'oubli et a tenté de la réduire à un nom dans l'index de la correspondance flaubertienne, se vengeant de la sorte de cette femme indépendante et affranchie. Citons un seul exemple de rancune et de mauvaise foi, provenant d'ailleurs d'une femme – ce qui renforce notre opinion que pendant longtemps l'émancipation féminine a été entravée par les préjugés de femmes despotes. Dans son ouvrage *La belle Madame Colet, Une déesse des Romantiques*,⁴ J. De Mestral-Combremont semble regretter que Louise Colet n'eût pas vécu deux siècles plus tôt, puisqu'elle nous aurait épargnés de ses ouvrages ennuyeux et aurait même laissé à la postérité un excellent livre de cuisine...

Notre objectif est fixé autour d'une tentative de faire surgir les éléments dominants d'une œuvre à forte tendance autobiographique. Pour cela, une étude de la personnalité de Louise paraît inévitable ; sa beauté extérieure a été

2. Eugène de Mirecourt, *Louise Colet*, Paris, Gustave Havard, 1857, p. 38.

3. Ce sera le cas de *L'indomptable Louise Colet* de Micheline Bood (Paris, Pierre Horay, 1986), qui reprend ce même schéma de victimisation dès l'avant-propos, ainsi que de *Rage and fire, A life of Louise Colet pioneer feminist* de Francine du Plessix Gray (New York, Simon & Schuster, 1994 ; éd. française : *Mon cher volcan ou la vie passionnée de Louise Colet*, Paris, J.-C. Lattès, 1995), incontestablement les études les plus complètes à ce jour.

Citons aussi l'ouvrage de référence de Joseph F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, New Haven, Yale University Press, 1936.

4. Paris, Fontemoing, 1913.

louée par plus d'un,⁵ ses vers ont souvent suscité l'admiration des plus grands, son caractère a toujours fait partie intégrante de ses écrits :

*Hymnes improvisés, échos d'une âme libre.
Où tout ce que je sens se réfléchit et vibre :
Là, sont venus mourir mes rêves les plus chers,
Là, j'ai laissé ma vie empreinte dans mes vers !...⁶*

I. Une œuvre dominée par le moi (et l'émoi)

La plupart des romans et des pièces poétiques de Louise Colet ont été inspirés de sa vie personnelle et sentimentale. Femme passionnée, impulsive, obéissant à son instinct, elle a toujours fait preuve d'un comportement enthousiaste, notamment dans ses relations avec les hommes. Célèbre pour ses coups de sang, ses colères n'étaient pas que verbales mais se traduisaient aussi par des agressions physiques, de préférence des coups de pied (ou de couteau).⁷ Elle ne se privera pas de faire étalage, dans ses écrits, de ses excès passionnels en attribuant ce côté sauvage de son tempérament au « sang de ses aïeux » et à ses origines méridionales. Signalons aussi ses crises de jalousie à l'égard de Flaubert⁸ ; dans son *Memento* du 21 novembre 1851, en parlant de Gustave, elle avoue préférer « le tuer plutôt que de le voir passer à une autre femme ».⁹ Serait-ce à juste titre que Maxime Du Camp dira à son ami, au moment où

5. Voici la description de Louise donnée par Théodore de Banville, dans *Le Feuilleton national*, le 10 mars 1876 : « Souverainement belle, avec une tête imposante et charmante, coiffée de longues boucles d'or, reflétant le ciel dans douces et fières prunelles, enchantant les regards par la vive pourpre de ses lèvres en fleur, reine par son cou superbe et par ses blanches mains aux ongles de rose, elle était à la fois poète et sujet pour la poésie. »

6. Louise Colet, « Enthousiasme », in *Fleurs du midi*, Paris, Librairie de Dumont, 1835, p. 31-32.

7. En juin 1840, alors qu'elle était sur le point d'accoucher de sa fille Henriette, elle attaqua, très maladroitement il est vrai, d'un coup de couteau le journaliste et écrivain Alphonse Karr qui avait publié un article diffamatoire sur sa relation avec Victor Cousin, sous-entendant que Louise était enceinte du philosophe.

8. Voir sur ce sujet Micheline Bood, *L'indomptable Louise Colet*, op. cit., p. 75.

9. Louise Colet, *Memento* du 21 novembre 1851. Ces *Mementos* se trouvent conservés dans un fonds consacré à Louise Colet au musée Calvet d'Avignon. [Un grand nombre d'entre eux sont présentés en appendice dans l'édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau de la *Correspondance de Gustave Flaubert*, Paris, Gallimard, collection de la Pléiade, tome II, 1980, pp. 877-903.]

celui-ci a rompu avec Louise : « Tu as bien fait, parfaitement fait. La vie n'eût été qu'un emmerdement avec cette femme-là. »¹⁰ ?

Ayant toujours été le type même de la femme fatale – Flaubert lui écrira, dans une lettre du 15 août 1846 : « Tu donnerais de l'amour à un mort. [...] Tu as un pouvoir d'attraction à faire dresser les pierres à ta voix. » –, elle doit à son physique imposant la publication de ses premières poésies¹¹ et à son tempérament fougueux un nombre impressionnant de conquêtes masculines.¹² C'est de ses amours malheureuses qu'elle composera une œuvre émotionnelle dans laquelle se dégage une conception charnelle et totale de l'amour :

*Pour une heure d'amour, de pure volupté
Je donnerais ma vie et mon éternité.*

Louise Colet est une femme libre et libérée qui ose dire ce que ses consoeurs ont peur d'exprimer et qui affirme sa liberté sexuelle :

*Je ne définirai donc pas l'amour, mais je l'ai senti par le cœur, par l'esprit et par les sens d'une façon très complète, et je vous assure qu'il ne ressemble guère aux descriptions hypocrites de bien des femmes ; très-peu osent être franches à ce sujet ; elles craignaient de passer pour impudiques, et je crois, pardonnez mon orgueil, qu'il n'appartient qu'aux plus honnêtes de dire en cette question la vérité : l'amour n'est pas une déchéance, l'amour n'est pas un remords ni un deuil. Il peut amener tout cela par l'angoisse d'une rupture, mais au moment où il est ressenti et partagé, il est épanouissement de l'être, la joie et la moralisation du cœur.*¹³

Il y a comme un lien indestructible entre l'âme et le corps et le désir intense de déculpabiliser le péché charnel. Il ne faut point séparer « ce que la nature et Dieu ont si étroitement confondu. Les casuistes qui ont fait de la chasteté absolue une vertu, ne sont arrivés qu'à produire des apparences men-

10. Maxime Du Camp, Lettre à Flaubert, 26-27 décembre 1847, in Gustave Flaubert, *Correspondance*, édition établie, présentée et annotée par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, collection de la Pléiade, tome I, 1973, p. 800.

11. Ébloui par sa beauté, le directeur de *L'Artiste* tombe sous le charme de la dame... et de ses vers. Démarche fréquente même aujourd'hui. Comme quoi peu de choses ont changé...

12. On compte parmi ses amants Victor Cousin, Flaubert, le Polonais Franc, Franz Noller, le député François-Désiré Bancel, Octave Lacroix, Auguste Vetter, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Champfleury...

13. Louise Colet, *Lui*, Paris, Librairie Nouvelle, 1860, p. 2.

teuses dans une société hypocrite. Il serait temps d'oser glorifier l'harmonie secrète de l'indivisible lien des émotions de l'âme et du corps ! »¹⁴

Désireuse de connaître l'amour dans sa totalité et ses excès, quitte à se faire brûler la cervelle (et le cœur), collectionneuse de beaux hommes et amatrice de sensations fortes, Louise est à la fois l'héroïne et l'auteur de ses histoires, Muse et poète, inspiratrice et femme de lettres. L'amour domine entièrement son existence, et cela au détriment même de la création artistique. Ce sera, d'ailleurs, le grand point de divergence entre elle et Gustave, Flaubert préconisant la primauté de l'art en laissant l'amour « dans l'arrière-boutique ». Dans les écrits de Mme Colet, « la femme revendique avec plus ou moins d'audace, plus ou moins de succès, le droit au plaisir que l'homme lui refuse ». ¹⁵ Tout le monde sait, pourtant, que même au siècle dernier une femme qui aimait le plaisir et s'abandonnait avec langueur et inconstance aux délices de la chair avait de fortes chances d'être considérées comme une prostituée. Dans une société dominée par les hommes, dans un monde où le plaisir est exclusivement masculin, la femme risque de sombrer dans l'hystérie. C'est alors que deux solutions lui apparaissent : la mort ou la démence.¹⁶ Louise en trouve une troisième : l'écriture.

C'est dans ses chagrins d'amour que notre poétesse trouve une source d'inspiration intarissable. C'est d'ailleurs toujours dans la tristesse que la littérature puise son essence créatrice, la douleur étant un facteur déterminant de l'écriture contrairement à la jovialité et à la banalité d'un amour heureux. Ayant été à la recherche permanente du plaisir, Louise Colet n'est point parvenue à connaître l'amour véritable. Une fois la passion assouvie, une fois les flammes du désir éteintes par les larmes de la déception, une fois l'amour dissipé en profond ennui, amertume ou désenchantement, il ne reste que les cendres du souvenir pour rappeler ces liaisons sans lendemain, ces espérances brisées sur les murs de la réalité :

*Vains désirs ! jeune aiglon on a coupé mes ailes
On a ravi mon vol aux sphères éternnelles
Pour me faire marcher ici-bas en rampant !
Si la muse, parfois, vient visiter ma route,
Mon chant meurt sans écho, personne ne l'écoute
Et l'hymne inachevé en larmes se répand.¹⁷*

14. *Ibid.*, p. 393.

15. Marie-Claude Schapira, « Peut-on encore lire *La Servante* de Louise Colet ? », in *Femme de lettres au XIXe siècle : autour de Louise Colet*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1982, p. 63.

16. Voir *Ibid.*, p. 75.

17. Louise Colet, « L'Inspiration », in *Fleurs du midi*, op. cit., p. 37.

Paradoxalement, Louise avoue, à plusieurs reprises, que la poésie ne présente aucune utilité lorsque les sentiments sont éteints. C'est pourquoi elle se lance toujours dans de nouvelles aventures pour guérir de ses blessures. Elle multiplie ses amants de façon surprenante mais, au lieu de trouver l'amour éternel, elle ne rencontre que des instants trompeurs. Elle remplit son existence de passions passagères, inconséquentes et furtives. Elle adopte un comportement typiquement masculin et le justifie par le seul fait d'être femme. Ainsi, elle va jusqu'à mêler dans ses écrits ses anciennes et nouvelles amours et à évoquer en même temps, non pas sans une certaine naïveté, ses différents amants. De la même façon que bon nombre d'écrivains romantiques admettaient éprouver la même passion à l'égard de plusieurs femmes, Louise avouait, avec le plus grand naturel du monde, être amoureuse de deux hommes à la fois, d'Alfred de Musset et de Gustave Flaubert : « C'est étrange, j'en aime deux, mais bien différemment. »¹⁸

Ayant aimé avec la même ardeur tous ses amants, elle cherche à atteindre un idéal inaccessible : « Il est des soirs de printemps où je voudrais embrasser d'une seule étreinte tous ceux que j'ai aimés, car pour tous mon amour fut vrai, et s'ils l'avaient voulu, il n'eût jamais cessé. C'était toujours le même amour s'attachant à un fantôme qui m'échappait toujours. »¹⁹

Déçue par ses amants, elle est loin de paraître, à la lecture de ses *Mementos*, une femme comblée, plutôt une amante insatisfaite de ses liaisons, regrettant sans doute de s'être investie bien plus que ses amis. Elle réglera ses comptes avec certains d'entre eux dans des récits ambivalents, ce qui renforce l'idée que l'écriture constitue un reflet fabriqué de son existence. Dans *La Servante* (1854), ce récit en vers qui fait partie de la trilogie de son *Poème de la femme*, Louise s'attaque à Musset, ce qui provoquera la stupéfaction de Flaubert qui lui demandera, la suppliera même, de ne pas publier l'œuvre. Il l'accuse de se servir de sa plume pour des raisons personnelles et de faire de l'art « un déversoir à passions, une espèce de pot de chambre où le trop-plein de je ne sais quoi a coulé ». Gustave parle de « haine » et sa réaction a quelque chose de prémonitoire puisque, deux ans plus tard, il fera la douloreuse expérience de voir sa liaison avec Louise transposée dans le récit *Une histoire de soldat* (1856). Cependant, il faut signaler sur ce point que si Louise se livre à une entreprise aussi déshonorante, c'est parce que son ancien amant s'est servi d'un souvenir affectueux dans la composition de son roman

18. Voir Micheline Bood, *L'indomptable Louise Colet*, op. cit., p. 133.

19. Louise Colet, *Memento* du 31 mai 1851.

20. Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, 9-10 janvier 1854, in Gustave Flaubert, *Correspondance*, tome II, op. cit., p. 502.

Madame Bovary (1857). En effet, Rodolphe reçoit de la part d'Emma un porte-cigarettes sur lequel elle avait fait graver l'inscription « Amor nel cor », tout comme Gustave avait reçu de la part de Louise un cachet portant la même inscription. Enfin, *Lui* (1859) est une sorte de roman-vengeance, dans lequel les personnages principaux renvoient à Alfred de Musset, à Louise Colet, à Gustave Flaubert et à George Sand.

II. Une œuvre aux allures féministes

Nous avons donc affaire à une œuvre à forte résonance autobiographique et cela conduit inévitablement à la mise en avant d'un grand nombre d'éléments fondamentalement féministes et qui s'opposent à l'idéologie dominante. Dans ce siècle du capitalisme et de l'impérialisme qui plaçait la femme au foyer, dans une période marquée par l'écrasement de la femme mariée, célibataire, travailleuse ou artiste, Louise Colet devient l'archétype féminin de l'indépendance. N'oublions pas que le Code civil, promulgué le 21 mars 1804, avait sensiblement régressé le statut de la femme qui était, sur le plan légal, à peu près le même que celui des serviteurs ou des enfants. C'est ainsi que les femmes se placent souvent du côté des opprimés et que leur lutte se confond avec celle de la classe ouvrière. L'apparition d'un mouvement féministe utopique, dominé par Flora Tristan (1803-1844), va de pair avec l'émergence d'une littérature féminine (Marceline Desbordes-Valmore, Delphine de Girardin, George Sand...). C'est dans cette perspective d'associer la question de l'émancipation féminine à la question sociale de l'émancipation ouvrière que Louise Colet compose *Les Chants des vaincus* (1846) :

Il faut des chants pour les victimes

Lorsque triomphent les bourreaux.

Il faut des chants pour les héros

Martyrs d'une cause sublime²¹

De même, son poème « L'ouvrière » est l'occasion de lier le sort de la femme à celui de l'esclave :

Voyez cette femme en haillons sordides,

Aux longs doigts rompus et creusés de rides,

Esclave asservie au travail sans fin !

Son œil alourdi par la veille est rouge ;

21. Louise Colet, *Les Chants des vaincus*, Paris, A. René, 1846, pp. 3-4.

*Sans trêve elle coud dans son triste bouge,
Et chante accroupie en proie à la faim :*

*Travailler, travailler, travailler toujours.
De l'aube au déclin de nos tristes jours !²²*

Le XIXe siècle a beau avoir été une période d'épanouissement de nombreuses femmes dans le domaine des lettres, des arts (Rosa Bonheur, Camille Claudel), des mathématiques (Sophie Germain), de l'astronomie (Caroline Herschel), le métier d'écrivain est en pleine crise de valeurs et le fait d'être une femme n'arrange rien aux affaires. Le développement de la presse est à l'origine d'une dévalorisation surprenante des écrivains et Louise Colet a le mérite de percevoir cette évolution, même si elle s'obstine à faire des journalistes sa cible favorite. Elle raconte, dans *L'Italie des Italiens* (1862), ses débuts difficiles dans l'univers des lettres et son regard lucide produit un témoignage précis de l'idée qu'on se faisait du métier d'écrivain :

Née dans un palais provençal, que les plus beaux de Gênes m'ont rappelé, j'ai habité sans chagrin et sans regret, à mon arrivée à Paris, le plus humble des logis du quatrième étage d'une maison sombre ; la poésie et ses espérances embellissaient tout ; mais enfin il fallait vivre ; il fallait gagner le pain de chaque jour, dans cette mêlée de littérateurs et de journalistes qui traitent tout nouveau venu en ennemi ; le métier des lettres (comme on en est arrivé à nommer cette glorieuse profession de l'écrivain et du poète, qui, dans l'antiquité, était presque un sacerdoce), est aujourd'hui le plus méprisable et le plus meurtrier des métiers. Pour quelques triomphateurs combien de victimes !²³

La situation est beaucoup plus difficile pour les femmes. Car, si nul ne les empêche de publier, on leur enlève rapidement toute possibilité de génie et on jette leurs écrits dans les bas-fonds de l'activité intellectuelle. Elles sont, de la sorte, dans leur grande majorité, discréditées par l'idéologie dominante. Considérées par leurs confrères comme des *bas-bleus*, elles ont le plus grand mal à se faire connaître dans les milieux littéraires. Même Flaubert tient des propos insultants – dans un cadre privé toutefois – à l'égard de celles qu'on appelle aujourd'hui *écrivaines* : « Il y avait 4 femmes danseuses et chanteuses, *almées* (le mot *almée* veut dire *savante*, *bas bleu*). Comme qui dirait putain, ce

22. Louise Colet, « L'ouvrière », in *Ce qui est dans le cœur des femmes*, Paris, Librairie Nouvelle, 1852, pp. 9-10.

23. Louise Colet, *L'Italie des Italiens*, Première partie : Italie du Nord, Paris, E. Dentu, 1862, p. 112.

qui prouve, Monsieur, que dans tous les pays les femmes de lettres !!!...). »²⁴ Et pour ceux qui croiraient que le grand homme se livrait ici à une plaisanterie de mauvais goût, ce même Flaubert écrira, neuf ans plus tard, dans une lettre à Ernest Feydeau : « Il ne faut pas se fier aux femmes (en fait de littérature) que pour les choses de la délicatesse et de la nervosité. Mais tout ce qui est vraiment élevé et haut leur échappe. »²⁵

Telle est la triste réalité de l'époque. Et lorsqu'une femme parvient à se distinguer, on la compare immédiatement à un homme. C'est, d'ailleurs, ce que fera Béranger, le « poète national », à propos de Louise : « Il y a quelque chose de mâle de cette tête, dans le cœur de cette femme-là. »²⁶

Louise Colet se servira, souvent, de sa plume pour critiquer férolement la situation des femmes. Elle s'attaquera même à l'institution du mariage, comme en témoigne l'extrait suivant, provenant de son ouvrage *Un drame dans la rue de Rivoli* (1857) :

*Que nous apprend-on, hélas !, sur le mariage ? Qui de nous a lu, jeune fille, le texte de ces lois qui disposent à jamais de notre liberté, de notre fortune, de nos sentiments, de notre santé même, de tout notre être enfin ; de ces lois faites, non pour nous protéger, mais contre nous, de ces lois dont la société a fait des devoirs et qui deviennent des supplices lorsque l'amour ne les impose point ?*²⁷

Heureusement pour Mlle Révoil, son mariage avec Hippolyte Colet aura été une passerelle vers le vrai monde, « un moyen pour s'émanciper et pour parvenir à Paris »,²⁸ un laissez-passer qui transformera la jeune Louise en Mme Colet.²⁹ Mais indépendante comme elle est, elle signera ses premiers

24. Lettre de Gustave Flaubert à Louis Bouilhet, 13 mars 1850, in Gustave Flaubert, *Correspondance*, tome I, op. cit., p. 606.

25. Lettre de Gustave Flaubert à Ernest Feydeau, 11 janvier 1859.

26. Lettre de Pierre-Jean de Béranger à Jules Canonge, citée par M. Bood, op. cit., p. 44.

27. Louise Colet, *Un drame dans la rue de Rivoli*, Bruxelles, L'Office de la publication, 1857, p. 93.

28. Joseph F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, op. cit., p. 52.

29. Ce qui est étonnant, c'est que, sept ans plus tard, sa fille Henriette a une conception du mariage quelque peu affligeante, même si cette même conception est aussi celle de plusieurs jeunes filles de notre époque. Voilà ce qu'elle écrit à son cousin Honoré Clair dans une lettre non datée, écrite sans doute en 1864 :

« Mon cher cousin,

je ne peux pas attendre pour vous annoncer un événement qui se présente dans ma vie, [...] je suis demandé en mariage par un jeune médecin de Verneuil. Sous le rapport moral, il me semble instruit et plein de cœur. Quant à ce qui regarde les affaires, sa

poèmes qu'elle envoie à des journaux de Paris ou de province « Une femme » et, plus tard, elle persistera à ajouter son nom de jeune fille à côté de celui de son mari : « Mme Louise Colet (née Révoil) ». Certains biographes ont voulu voir là un désir de faire honneur à ses origines,³⁰ il est certain qu'il existe aussi une tentative d'affirmation de sa personnalité féminine. Cela n'est pas passé inaperçu chez certains de ses confrères qui se sont livrés à des moqueries faciles et déplaisantes.³¹

L'indépendance est le trait caractéristique du caractère de Louise Colet. Elle y tient tellement qu'elle va même jusqu'à rédiger des articles de mode dans *Le Monde illustré* pour faire face à des difficultés financières. Elle ne peut supporter l'idée de devoir dépendre financièrement d'un homme : « Je n'ai plus que dix francs chez moi. Être à la merci du Philosophe [= V. Cousin] me révolte ! Oh ! quelle vie. Quelle vie et pas un sentiment vrai ! le travail, la solitude ! »³² Elle cherche dans son travail une stabilité financière, elle rêve de faire converger ses aspirations de femme et de femme de lettres.

Portant un vif intérêt pour les questions féminines, elle y consacre une grande partie de son œuvre :

*Femmes, à vous mes chants, ma pitié, mon amour,
Toutes vous me semblez une part de moi-même,
Je lis dans vos douleurs et les peins tour à tour,
Toutes vous m'êtes sœurs, et toutes je vous aime.*

*À vos persécuteurs je parle sans détour,
Malgré leur ironie ou leur lâche anathème ;
Car le mal est immense et l'instant est suprême,
Les secrets de nos pleurs éclatent au grand jour.*

*Notre rédemption est l'œuvre qu'on médite :
L'amour se réjouit, l'impureté s'irrite*

fortune présente n'est que la mienne à peu près, mais le père de M. Bissieu est riche et laissera, je pense, au moins 60 000 F à son fils qui par son travail seulement gagne de quoi vivre confortablement en province. Dans peu il deviendra le premier médecin de la ville, le peu qu'il y en a étant tous des hommes âgés, riches qui ne tarderont pas à se retirer. Quant à l'âge, j'ai vingt-quatre ans et M. Bissieu trente-trois. Voilà je crois tous les renseignements que je puis vous donner. Ce n'est pas un mariage brillant, mais solide. » (FM, Avignon B.M., Ms 6421 ff^e 214-214)

30. Micheline Bood parle même d'une volonté de faire connaître à sa famille lointaine ses succès littéraires, voire d'une prise de conscience de la nullité de son mariage.

31. Théodore de Banville ne peut s'empêcher de faire un jeu de mots de mauvais goût dans son poème « La tristesse d'Oscar » : « un collet... né Révoil ».

32. Louise Colet, *Memento* du 24 octobre 1851.

De voir la liberté qui nous donne la main.

*L'esclave qu'écrasait l'antiquité barbare,
Entre voyait le jour, pressentait la fanfare
Des temps où finirait son dououreux chemin.³³*

Dans son *Humble Essai de poésie dramatique* (1842), Louise Colet se livre à l'étude de deux figures féminines qui ont fortement marqué leur époque : Charlotte Corday et Madame Rolland. Pour Micheline Bood, il s'agit là de deux « symboles de la Femme martyre se sacrifiant à une noble cause ».³⁴ Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, notamment à propos de la meurtrière de Marat, mais il est vrai que Colet, née Révoil, voulait se servir de ces deux effigies pour construire l'image d'une féminité indépendante, fougueuse et même violente. Un peu à son image...

Louise va devenir, au fil des ans, la poétesse des femmes, taciturnes victimes de la domination des hommes :

*Nous sommes un débris de l'antique esclavage.
L'homme a toujours gardé sur nous le droit d'outrage
Du joug qu'il nous impose il se fait l'insulteur
Comme il traitait l'esclave avant le Rédempteur.³⁵*

Rêvant de produire une épopee féminine, elle composera *Le Poème de la Femme* (1853-1856).³⁶ Des six récits en vers initialement prévus, seuls trois verront le jour : *La Paysanne* (1853), *La Servante* (1854), *La Religieuse* (1856). Plus qu'une œuvre autobiographique, cette trilogie constitue un réquisitoire contre les misères de la condition féminine. L'exploitation de la femme est présentée comme la conséquence de l'oppression masculine.

III. Une écriture « féminine » bien personnelle

Il serait cependant réducteur, voire suspect de coller à l'œuvre de Louise l'étiquette de « féministe ». Ses écrits ont été ignorés par la critique parce qu'ils reflétaient une liberté d'esprit inacceptable à son égard. Derrière cette fougue d'indépendance se cache une sentimentalité profondément romantique

33. Louise Colet, « Aux Femmes », in *Ce qu'on rêve en aimant*, Paris, Librairie Nouvelle, 1854, pp. 107-108.

34. Micheline Bood, *L'indomptable Louise Colet*, op. cit., p. 158.

35. Louise Colet, « La Femme », in *Ce qui est dans le cœur des femmes*, op. cit., p. 79.

36. Ce titre général est choisi par Flaubert.

qui révèle des qualités indiscutables. Il est vrai que toute l'œuvre de Collet n'atteint pas les mêmes niveaux de perfectibilité mais le lecteur s'y trouve souvent confronté à une force émotionnelle qui l'emporte dans une mélancolie irrésistible. On comprend pourquoi cette œuvre, définie par une sentimentalité bien « féminine » (nous ne considérons nullement ce terme comme un synonyme de littérature de « femmes »), n'était pas faite pour plaire à Flaubert. Car ce qu'il admirait en elle, c'était son côté masculin et nullement ce qu'il qualifiait de sentimentalisme bourgeois : « Mais ce qui te déplaît peut-être, c'est justement que je [te] traite comme un homme et non comme une femme. [...] J'avais cru dès le début que je trouverais en toi moins de personnalité féminine, une conception plus universelle de la vie ; mais non ! Le cœur ! Le cœur ! »³⁷

Il y a un romantisme exacerbé dans les écrits de Louise et il est naturel que Flaubert, las du sentimentalisme lamartinien, le condamne sous toutes ses formes. Comme le remarque fort bien Lucette Czyba, dans son article « Flaubert et "la Muse" ou la confrontation de deux mythologies incompatibles »,³⁸ l'objectif de Flaubert est de « neutraliser » la féminité de Louise. Il rêve d'abolir la frontière entre les deux sexes, d'aboutir à un type idéal d'hermaphrodite : « J'ai toujours essayé (mais il me semble que j'échoue) de faire de toi un hermaphrodite sublime. Je te veux homme jusqu'à la hauteur du ventre (en descendant). Tu m'encombres et me troubles et t'abîmes avec l'élément femelle. »³⁹ Il lui conseille même de se débarrasser autant que possible de son essence féminine et de la retrouver uniquement dans l'acte sexuel : « Ô femme ! femme, sois-le donc moins, ne le sois qu'au lit ! »⁴⁰

Flaubert reproche souvent à Colet son identité féminine, qu'il considère comme la cause essentielle de ses défauts littéraires : « Tu écriras toujours mal, non pas parce que tu écris ce qu'une femme a le désir, le devoir, le droit d'écrire, mais parce que tu es femme ». C'est leur grande divergence intellectuelle, le point central de leur différence quant à l'essence même de la création. Fidèle au romantisme de son adolescence, Louise prêche pour une écriture sentimentale, alors que Gustave se heurte contre l'implication de soi et prône un art fondamentalement impersonnel. Il lui reproche, donc, de trop s'inspirer de sa vie personnelle, de s'en servir pour faire œuvre de création :

37. Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, 28 septembre 1846, in Gustave Flaubert, *Correspondance*, tome I, op. cit., p. 366.

38. Voir *Femme de lettres au XIXe siècle : autour de Louise Colet*, op. cit., pp. 43-58.

39. Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, 12 avril 1854, in Gustave Flaubert, *Correspondance*, tome II, op. cit., p. 548.

40. Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, 4 septembre 1852, in *Ibid.*, p. 150.

« Pourquoi donc reviens-tu toujours à toi ? [...] Il faut s'inspirer de l'âme de l'humanité et non de la sienne. »⁴¹

Victor Cousin tiendra un discours similaire. Dans une lettre du 4 septembre 1852, en tête de laquelle Louise Colet écrira : « Hypocrite ! faux sophiste charlatan », le Philosophe disait à son ancienne maîtresse : « [...] renoncez à jamais à cette littérature énervante qui entretient sans cesse en vous des idées d'amour et de volupté, vous pousse dans une route fausse, et consacrez-vous à une littérature noble [...]. »

Voilà donc que ce qui fait la qualité de l'œuvre de Colet est considéré comme un défaut. Et l'explication comme quoi le romantisme était dépassé n'est point valable. Tout d'abord parce qu'au moment où Louise commence à écrire, le romantisme est à son apogée (même Flaubert est romantique à l'époque) et, ensuite, parce que d'autres écrivains, envers lesquels la postérité a été bien plus reconnaissante, ont continué à explorer la même verve longtemps après Louise.

Le plus grand défaut de son œuvre réside, à nos yeux, dans la difficulté que Colet éprouve à se débarrasser de certains stéréotypes véhiculés par les hommes sur les femmes : surévaluation de la beauté physique, détresse féminine, exaltation du sentiment maternel (trop fréquent chez Louise qui consacre bien des poèmes à sa fille⁴²), quête de l'amour absolu perçu comme un idéal inaccessible...

41. Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, 18 avril 1854, in *Ibid.*, p. 555.

42. Le sonnet de 1852 intitulé « À ma fille », paru dans le recueil *Ce qui est dans le cœur des femmes*, constitue l'apogée de son art poétique :

*Tu t'élèves et je m'efface,
Tu brillas et je m'obscurcis.
Tu fleuris, ma jeunesse passe ;
L'amour nous regarde indécis.*

*Prends pour toi le charme et la grâce,
Laisse-moi langueurs et soucis ;
Sois heureuse, enfant, prends ma place.
Mes regrets seront adoucis.*

*Prends tout ce qui fait qu'on nous aime :
Ton destin c'est mon destin même.
Vivre en toi, c'est vivre toujours !*

*Succède à ta mère ravie ;
Pour les ajouter à la vie,
O mon sang ! prends mes derniers jours.*

De surcroît, Mme Colet insiste, un peu trop à notre goût, sur cette lutte des deux sexes et éprouve une méfiance exagérée à l'égard des hommes :

*À notre fille, à notre mère,
À notre amie, à notre sœur,
À toute femme aimante et chère
Livrons sans voile notre cœur.*

*Mais à l'homme qui nous captive,
Qu'il soit amant, qu'il soit ami,
Dans nos pudeurs de sensitive,
N'ouvrons notre cœur qu'à demi.*

...

*[...] dans sa force reconnue,
L'homme resserre, triomphant,
Le servage qui continue
Pour la femme toujours enfant.⁴³*

Malgré ces stéréotypes, Louise Colet parvient à produire une œuvre émouvante qui laisse un goût d'amertume et de désenchantement. Son dernier recueil, qui porte le titre autobiographique *Penserosa*, reflète un pessimisme incurable :

*Non, plus de vers, jamais. Ce monde où tout s'altère,
Ma Muse, a fait pâlir ton front pudique et saint.
Ton aile s'est brisée en touchant à la terre.
Comme un oiseau blessé, cache-toi dans mon sein.*

Louise Colet se laisse souvent emporter par la lassitude et l'amertume d'une existence qui passe irrémédiablement en emportant ses souvenirs, laissant à la place des désillusions et des regrets : « oh ! quelle vie, quelle vie, et pas un sentiment vrai ! [...] Rien ne vaut la peine de rien. [...] Nos passions, nos douleurs, nos joies, quel néant !... Ma défaillance est extrême ; aurai-je demain plus de ressort ? »⁴⁴

Celle qui a osé aller au bout de ses désirs, qui a ouvert les portes de la volupté féminine et annoncé la libération sexuelle, aura passé sa vie à douter de sa capacité à être aimée, à craindre la solitude émotionnelle et l'abandon affectif :

43. Louise Colet, « À Madame Roger-Valazé », in *Ce qui est dans le cœur des femmes*, op. cit., pp. 63-65.

44. Louise Colet, *Memento* du 24 octobre 1851.

*Oh ! misérable femme
Je ne serai jamais aimée
Assieds-toi pour mourir,
Oh ! pauvre condamnée⁴⁵*

Les amours de passage, les nuits de plaisir sans lendemain, la déchirure de la rupture avec Flaubert, la désillusion, conduisent Louise à une prise de conscience de la vanité des sentiments et de l'insuffisance de la volupté. Comme l'écrivait elle-même à propos de son héroïne, dans *La Servante*, elle poursuivait « ses amours pour narguer ses tristesses ». Au bout il n'y a qu'une certitude : le néant :

*Partout ossements froids, partout cendre muette,
Vase épaisse des mers et poussière des vents.
Le néant nous dissout, le néant nous rejette :
La terre a pris les morts, elle attend les vivants.⁴⁶*

45. Louise Colet, *Memento* du 18 octobre 1854.

46. Louise Colet, « Sat Moriture », in *Ce qu'on rêve en aimant*, op. cit., p. 20.